

# Les réparties de Nina

LUI. - Ta poitrine sur ma poitrine,  
Hein ? nous irions,  
Ayant de l'air plein la narine,  
Aux frais rayons

Du bon matin bleu, qui vous baigne  
Du vin de jour ?...  
Quand tout le bois frissonnant saigne  
Muet d'amour

De chaque branche, gouttes vertes,  
Des bourgeons clairs,  
On sent dans les choses ouvertes  
Frémir des chairs :

Tu plongerais dans la luzerne  
Ton blanc peignoir  
Rosant à l'air ce bleu qui cerne  
Ton grand oeil noir

Amoureuse de la campagne,  
Semant partout,  
Comme une mousse de champagne,  
Ton rire fou :

Riant à moi, brutal d'ivresse,

Qui te prendrais.  
Comme cela, - la belle tresse,  
Oh ! - qui boirais

Ton goût de framboise et de fraise,  
Ô chair de fleur !  
Riant au vent vif qui te baise  
Comme un voleur,

Au rose églantier qui t'embête  
Aimablement :  
Riant surtout, à folle tête,  
À ton amant !...

- Ta poitrine sur ma poitrine,  
Mêlant nos voix,  
Lents, nous gagnerions la ravine,  
Puis les grands bois !...

Puis, comme une petite morte,  
Le cœur pâmé,  
Tu me dirais que je te porte,  
L'oeil mi-fermé...

Je te porterais, palpitante,  
Dans le sentier :  
L'oiseau filerait son andante :  
Au Noisetier..

Je te parlerais dans ta bouche :

J'irais, pressant  
Ton corps, comme une enfant qu'on couche,  
Ivre du sang

Qui coule, bleu, sous ta peau blanche  
Aux tons rosés :  
Et te parlant la langue franche...  
Tiens !... - que tu sais...

Nos grands bois sentirait la sève  
Et le soleil  
Sablerait d'or fin leur grand rêve  
Vert et vermeil.

Le soir ?... Nous reprendrons la route  
Blanche qui court  
Flânant, comme un troupeau qui broute,  
Tout à l'entour

Les bons vergers à l'herbe bleue  
Aux pommiers tors !  
Comme on les sent toute une lieue  
Leurs parfums forts !

Nous regagnerons le village  
Au ciel mi-noir ;  
Et ça sentira le laitage  
Dans l'air du soir ;  
Ça sentira l'étable, pleine

De fumiers chauds,  
Pleine d'un lent rythme d'haleine,  
Et de grands dos

Blanchissant sous quelque lumière ;  
Et, tout là-bas,  
Une vache fientera, fière,  
À chaque pas...

- Les lunettes de la grand-mère  
Et son nez long  
Dans son missel ; le pot de bière  
Cerclé de plomb,

Moussant entre les larges pipes  
Qui, crânement,  
Fument : les effroyables lippes  
Qui, tout fumant,

Happent le jambon aux fourchettes  
Tant, tant et plus :  
Le feu qui claire les couchettes  
Et les bahuts.

Les fesses luisantes et grasses  
D'un gros enfant  
Qui fourre, à genoux, dans les tasses,  
Son museau blanc

Frôlé par un mufle qui gronde

D'un ton gentil,  
Et pourlèche la face ronde  
Du cher petit...

Que de choses verrons-nous, chère,  
Dans ces taudis,  
Quand la flamme illumine, claire,  
Les carreaux gris !...

- Puis, petite et toute nichée  
Dans les lilas  
Noirs et frais : la vitre cachée,  
Qui rit là-bas...

Tu viendras, tu viendras, je t'aime !  
Ce sera beau.  
Tu viendras, n'est-ce pas, et même...

ELLE. - Et mon bureau ?

Arthur Rimbaud (1854–1891)